



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 10, n° 2, Février 2009
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.4883>

Pourquoi poser aux textes médiévaux des questions qu'ils ne se posent pas

Anne Rochebouet

Littérature, n° 148, « Le Moyen Âge contemporain : perspectives critiques », coordonné par Nathalie Koble et Mireille Séguy, décembre 2007.



Pour citer cet article

Anne Rochebouet, « Pourquoi poser aux textes médiévaux des questions qu'ils ne se posent pas », *Acta fabula*, vol. 10, n° 2, Ouvrages collectifs, Février 2009, URL : <https://www.fabula.org/revue/document4883.php>, article mis en ligne le 01 Février 2009, consulté le 03 Mai 2024, DOI : 10.58282/acta.4883

Pourquoi poser aux textes médiévaux des questions qu'ils ne se posent pas

Anne Rochebouet

Le titre du numéro 148 de la revue *Littérature* (« Le Moyen Âge contemporain : perspectives critiques ») présente d'emblée la démarche qui sous-tend les six contributions rassemblées dans le volume : il s'agit ici de placer le Moyen Âge et l'époque contemporaine dans un rapport d'interaction féconde et d'éclairer les textes médiévaux (et peut-être, en retour, notre conception et notre perception de la modernité) au prisme de méthodes et de concepts critiques contemporains.

L'introduction (« L'audace d'être médiéviste », p. 3 à 9) de Nathalie Koble et Mireille Séguy, justifiant l'entreprise d'ensemble du volume, est une réhabilitation de l'anachronisme, envisagé comme une démarche consciente et soigneusement évaluée. Elle part d'un double constat : on assiste aujourd'hui à une réactivation de nombreuses œuvres médiévales, qui n'ont pas pour visée de faire revivre le Moyen Âge mais bien de se l'approprier et de nourrir ainsi activité créative et réflexion critique dans une démarche *expérimentale* ; dans le même temps, les œuvres médiévales, qu'il s'agisse de textes, mais aussi de compositions musicales, théâtrales ou iconographiques, n'ont jamais été aussi facilement accessibles, et ce pour un public de plus en plus large.

Cette présence accrue du Moyen Âge amène à interroger la validité de telles entreprises, universitaires ou non, et l'intérêt de cette confrontation aux œuvres créées pendant cette période. S'il est vrai que l'un des tabous majeurs à l'œuvre dans les études médiévales - et la littérature ne fait pas exception -, est celui de l'anachronisme (« on ne pose pas à un texte des questions qu'il ne se pose pas », p. 4), on se limite ainsi à une approche factuelle des textes littéraires médiévaux, productions d'une époque où la réflexion théorique sur la littérature en langue vernaculaire est quasi-inexistante, et où l'expérience esthétique vécue par les lecteurs / auditeurs contemporains nous échappera toujours.

N. Koble et M. Séguy montrent bien que cette approche nie la part inaliénable d'interprétation que présente tout processus de lecture, quelle que soit l'époque de l'œuvre parcourue ou questionnée : « le point de vue du critique n'est jamais *neutre*, [...] son objet d'étude n'est pas immobile, chacun s'autodéterminant dans un rapport de réciprocité dynamique » (p. 5). Cela est encore plus vrai pour les

productions médiévales dont la « réalité performancielle » (p. 5) (leurs lecteurs sont, et pendant longtemps, avant tout des auditeurs) ne nous sera jamais accessible ; la manière dont ces textes nous ont été transmis, le manuscrit et les différentes strates d'intervention qu'il représente, est l'emblème même de cet éloignement insurmontable. N. Koble et M. Séguéy soulignent par ailleurs que la littérature médiévale est par essence inactuelle, et toujours en réactualisation, selon le mouvement de *translatio*, linguistique, mais aussi, esthétique et idéologique, à travers lequel les médiévaux pensaient leurs productions.

L'anachronisme, c'est-à-dire appliquer à ces textes des questionnements qui leur sont étrangers, et ce avec toutes les précautions méthodologiques nécessaires, est ainsi « entendu comme rencontre, mélange, sédimentation de temps hétérogènes » (p. 7). Il permet ainsi d'établir un « va-et-vient entre présent et passé [qui] est certainement la seule manière de saisir en quoi la littérature médiévale nous importe aujourd'hui sans dissoudre son altérité dans notre contemporanéité » (p. 7). On est donc invités à ne pas se replier sur une explicitation des textes médiévaux, qui ne saurait être totale et définitive, et à oser les interpréter, en revendiquant à part entière l'expérience esthétique que génère leur fréquentation.

Les six contributions du volume illustrent, avec des perspectives très diverses et sur des *corpus* variés, cette fécondité de l'anachronisme. On s'arrêtera ici en particulier sur quatre d'entre elles.

Michèle Gally (« Résurrection du *Jeu de la Feuillée*. Une pièce médiévale postmoderne », p. 10-27), à partir de la mise en scène au Vieux Colombier en 2003 par Jacques Rebotier et Jacques Darras du *Jeu d'Adam* ou *Jeu de la Feuillée*, pièce écrite par Adam de la Halle au XIII^e siècle, montre la difficulté que représente l'adaptation d'une œuvre médiévale, ici théâtrale, pour le public contemporain : « comment le médiéval disparu, inconnu, approché par la seule médiation de ses propres représentations stylisées (codes iconographiques, littéraires, poétiques) pourrait-il produire du visible, *recevable* par des spectateurs modernes dont le contexte mental, intellectuel et esthétique est radicalement différent de celui des médiévaux ? » (p. 10). La première difficulté est celle de l'adaptation même de la pièce : celle-ci ne suit pas un scénario universel comme c'est souvent le cas des farces montées en milieu scolaire ; elle est à l'inverse résolument inscrite dans l'actualité de son auteur, Arras au XIII^e siècle. De plus, Adam de la Halle joue constamment sur le langage. Au-delà du problème de la mise en scène, le danger est celui d'aller vers l'explicitation au profit du spectateur contemporain des réalités qui lui sont inconnues et du texte rempli d'équivoques qui les met en mots.

M. Gally montre que les adaptateurs ont fait le choix, dans la traduction qu'ils ont élaborée, de l'analogie et de la transposition, et essayent ainsi d'établir des liens

avec Adam ; mais cette relation se traduit mal visuellement pour le spectateur : « le délire joyeux et l'insolite » (p. 22) de la mise en scène, loin d'une tentative de reconstruction historique, qui est décrit rapidement et malheureusement sans illustration, a été mal reçu des critiques journalistiques, qui l'ont jugé peu à même de transcrire la *modernité* avant l'heure de la pièce. M. Gally relève bien ici « l'anachronisme qui permet[...] d'attirer à nous, au XXI^e siècle, dans notre réception et selon nos critères de lisibilité, le vieux texte d'Adam de la Halle » (p. 25) ; dans le même temps, c'est bien sa modernité qui est reprochée à la mise en scène, sans doute car elle ne correspondait pas à la représentation attendue d'un Moyen Âge plus cohérent. Si l'adaptation de la pièce apparaît donc ici comme un échec (pour la plupart des critiques tout au moins), M. Gally souligne par cet exemple qu'une adaptation d'une œuvre médiévale ne peut être une reconnaissance mais doit être une récréation où le Moyen Âge serait « convoqué et dépassé » par une « résurrection partielle, déchirée » (p. 26) qui serait le seul moyen d'entrer en contact avec lui.

La contribution de Christopher Lucken (« Dans l'hiver de la lecture. Le temps de la fable », p. 98-120) envisage sous un autre angle la réception des œuvres médiévales : il compare ici notre conception de la lecture à celle du Moyen Âge. Constituant toujours par définition une réception différée de l'œuvre, la lecture est souvent, dans les textes médiévaux, associée à l'hiver, qui interdit d'autres activités. Or cette saison peut symboliser d'autres enjeux de la lecture : symbole de la fin de la vie, l'hiver est en effet le temps de la mémoire et du jugement. Rappelant que pour les médiévaux tout texte a une ambition didactique (à plus forte raison les fables qu'il utilise comme illustration principale de son propos), C. Lucken définit le processus de la lecture médiévale comme celui d'une glose et d'une élucidation de la valeur morale de l'œuvre (pensons à l'exégèse qui est la lecture du livre par excellence, la Bible). Cette conception est-elle encore valable aujourd'hui ? Si une lecture morale et allégorique ne semble plus valable, ni d'ailleurs la mise au jour d'une vérité définitive, élaborée à partir d'autorités qui ne font plus l'unanimité, cela ne justifie pas pour C. Lucken un repli sur une lecture littérale. L'impossible plénitude du sens des œuvres médiévales serait finalement à rapprocher de la déception constitutive de toute lecture, qui est avant tout une « incitation » à continuer à lire.

Mireille Demaules (« Les songes médiévaux au risque de la psychanalyse : écueil méthodologique ou enrichissement interprétatif ? », p. 44-58), après avoir présenté et défini les rêves médiévaux et le caractère étranger dont ils sont pour nous immanquablement revêtus, justifie le recours pour leur étude à l'analyse psychanalytique. Elle rappelle ainsi que le Moyen Âge définit et envisage l'expérience onirique selon des catégories héritées de l'Antiquité qui ne sont plus les

nôtres aujourd'hui, et que le songe est un objet rhétorique, et donc en grande partie artificiel, dont l'écriture suit des règles précises. Mais derrière cet « habillage » (p. 50) se cacherait une « vérité psychologique profonde » : la forme littéraire du songe est l'expression, par des formes culturellement et historiquement déterminées, de désirs et de conflits universels. Il ne s'agit donc pas d'« attribuer une psychologie moderne à un personnage ancien » (p. 50) mais d'utiliser, suivant le principe méthodologique du complémentarisme de Georges Devereux¹, un « modèle explicatif » (p. 45) qui permet de mettre au jour ces « invariants ».

À travers les quelques exemples présentés (le rêve d'Yseut dans le *Roman de Tristan* de Bérout, celui d'Arthur dans le *Lancelot* propre), M. Demaules montre que l'analyse psychanalytique permet de ne plus seulement envisager le songe comme une annonce à déchiffrer de la suite de l'histoire, et de le réintégrer pleinement à la structure signifiante du récit comme « clef pour comprendre certains scénarios fantasmatiques à l'œuvre » (p. 55), et mettre ainsi à jour les « mécanismes de la création poétique, [...], mise en mots et en images de conflits psychiques rémanents » (p. 58).

Catherine Croizy-Naquet (« Penser l'histoire antique au XIII^e siècle à la lumière de l'historiographie contemporaine », p. 28-43) envisage les rapports entre histoire et fiction à partir de deux textes historiques du XIII^e siècle (*Les faits des Romains* et la première mise en prose du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure) sous l'éclairage de la réflexion actuelle sur l'écriture de l'histoire. Les historiens médiévaux en langue vernaculaire n'ont pas théorisé leurs pratiques d'écriture (mis à part les quelques informations que l'on peut tirer des prologues et épilogues, qui sont de plus souvent réutilisés d'un texte à l'autre). La distinction entre histoire et fiction notamment n'est pas posée comme telle (ce qu'illustre parfaitement le second texte ici étudié puisqu'il s'agit de la mise en prose d'un *Roman* relatant des faits considérés au Moyen Âge comme historiques, la guerre de Troie). Le problème se pose pourtant de la même façon aux historiens du XIII^e siècle qu'à ceux des XX^e et XXI^e siècles : l'histoire passe par la médiation obligatoire de la narration, dont le rapport à la vérité est problématique. Partir de la réflexion théorique contemporaine qui définit l'histoire comme « un discours de vérité élaborant un rapport qui se veut contrôlable, avec une réalité disparue qu'il s'agit de retrouver et de comprendre » (p. 32) permet ainsi d'interroger les deux textes médiévaux et les pratiques de leurs auteurs : leur rapport aux sources, le travail de la mise en récit, le projet d'ensemble des œuvres et notamment leur ambition moralisatrice, inhérente

¹ Ethnopsychanalyse complémentariste, Paris, Flammarion, 1985. M. Demaules le définit ainsi : « n'exclure aucune méthode, aucune théorie valable, mais [...] les coordonner et [...] les associer. [...] Le complémentarisme présuppose la croyance en l'existence d'invariants qui se retrouvent dans toutes les cultures, à toutes les époques », p. 49.

à la conception de l'Histoire au Moyen Âge. C'est ainsi « leur statut ambivalent, leur incertitude générique » (p. 43) qui peut être mise en avant.

Le *Moyen Âge contemporain* propose donc une approche stimulante des œuvres médiévales, encourageant à « se tenir dans un champ d'interférences temporelles » (Introduction, p. 9) qui doit permettre de compléter les approches factuelles du Moyen Âge et d'enrichir nos interprétations et notre perception de l'époque médiévale, et au-delà, ce qu'elle évoque pour nous aujourd'hui.

PLAN

AUTEUR

Anne Rochebouet

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : anne.rochebouet@free.fr